

Université de Genève

Département de Français moderne

Monsieur Poitry

**Module BA7 de Français moderne**

Trouver une contrainte n'est pas une chose forcément évidente, je l'ai appris à mes dépens lors de l'écriture de ces textes. Au départ j'étais parti sur un tout autre projet, mais mes propositions étaient beaucoup trop floues pour permettre de juger ce travail sur des critères bien précis. Finalement, après avoir montré un premier jet (Henri), le professeur m'incita à le réécrire de trois manières différentes en m'inspirant de trois contes de Villiers de l'Isle-Adam dans les *Contes cruels*. Les textes proposés étaient : « Virginie et Paul », « Véra » et « la reine Ysabeau ».

La forme même des contes participe pour une bonne part à leur cruauté chez Villiers. A partir de ce constat, j'ai décidé de dégager la structure de chacun d'entre eux et j'ai essayé de l'appliquer à ma nouvelle. Cela a impliqué certains réajustements : pour la version « Virginie et Paul », j'ai dû créer un narrateur extérieur qui observe les personnages et mettre en place un dialogue entre les deux protagonistes qui soit à l'opposé des pensées du narrateur; pour la version « Véra », j'ai repris les différents niveaux de voix, jouant avec le style indirect libre afin de créer un climat d'étrangeté qui rende crédible le dénouement; pour la version « la reine Ysabeau », je me suis amusé à renverser les caractères, l'oncle devenant la victime et Henri le bourreau, tout en créant une logique sadique des plus implacables.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à la lecture de ce travail que j'en ai eu à l'écrire.

## Henri

Rien n'était plus triste que le visage angélique du petit Henri Lebrun. Perdu dans l'immense château de Beauregard, il promenait ses yeux alentours pour examiner la bâtisse dans laquelle il demeurerait.

L'hiver se déchaînait au dehors, des flocons virevoltaient dans l'air cru , et, malgré le fait que l'on avait chauffé le château dans l'attente de visiteurs, un frisson parcourait l'échine du jeune garçon, qui essayait de le cacher tant bien que mal.

Au loin, on entendait le bruit sourd du tic-tac d'une horloge. L'atmosphère pesante et lourde qui régnait en ces lieux aurait effrayé un enfant normal, mais Henri ne ressemblait en rien aux autres enfants : Il avait le teint pâle, livide, à la limite du cadavérique. On eût juré voir à travers lui comme au travers d'un verre en cristal ; ses cheveux aussi noirs que le jais, couvrant sa tête comme des ailes de corbeau, ne faisaient qu'accentuer cette pâleur malade ; sa bouche, rouge comme le sang, paraissait être un coup de pinceau maladroit dans une œuvre malhabile ; mais ce qui frappait le plus l'attention, ce qui choquait de prime abord, c'était ses yeux ! Ses yeux, presque aussi sombres que ses cheveux, ses yeux inquiétants et innocents tour à tour, ses yeux qui vous contemplaient fixement et qui pourtant n'exprimaient rien, avaient l'aspect de deux grosses agates qui auraient pu briller de mille feux s'ils n'étaient éteints.

Quel est donc le malheur qui frappait cette pauvre créature pour que l'étincelle de malice enfantine ait ainsi disparu ? Henri, bien que vivant, était mort.

Depuis un petit moment, un homme d'un certain âge – pour ne pas dire âgé – avait fait irruption dans la pièce. Il avait des cheveux blanchis par le temps, un air inquiétant que soulignait une bouche fine et pincée, une stature d'ours qui se recroquevillait pour se terminer sur le pommeau en ivoire d'une canne finement sculptée par un artisan africain. Il se dirigea froidement vers l'homme qui avait amené l'enfant, lui serra la main sans mot dire, délia

les cordons de sa bourse d'une main crispée et lui donna une pièce qu'il abandonna à grand-peine. Enfin il daigna s'approcher du petit garçon, tendit son visage impitoyable sur lequel aucune émotion ne se lisait, l'inspecta quelques instants puis brisa pour la première fois le silence qui régnait en ces lieux.

- Sais-tu qui je suis, Henri ?

L'enfant secoua la tête.

- Je suis ton oncle, le frère de ta mère.

Ce dernier mot resta en suspens un moment dans la tête de l'enfant... Il lui remontait comme une vague impression de bonheur qui semblait bien loin à présent : l'odeur d'un parfum, le doux murmure d'une voix agréable, l'étrange sensation de gestes bienveillants à son égard.

- Tu ne dis rien ? Tu as perdu ta langue ? Cet enfant est un sauvage, que vais-je donc bien pouvoir faire de ce morveux ?

La voix de son oncle le surprit et le tira de ses souvenirs avec une telle force qu'Henri chuta de son siège et vint s'abattre la tête la première sur le sol dur et carrelé de la demeure. Un bruit sourd et sec se fit entendre.

- Et en plus c'est un empoté !

L'enfant se releva comme si rien ne s'était passé.

Minuit sonna.

Au dehors, il avait cessé de neiger et quelques flocons voletaient encore çà et là, emportés par le souffle rauque du vent du nord. La lune se dressait ronde et pleine dans un ciel encre de Chine tacheté d'étoiles, œil de Caïn qui observait ce qui se déroulait dans l'imposante demeure.

Henri ferma et ouvrit ses yeux, se passa la main sur le visage, referma et rouvrit ses yeux. Il observait son oncle, ne perdait aucun geste, aucun mouvement de cet étrange personnage, hypnotisé par ce ballet fantastique qui se déroulait devant lui. Son oncle s'agitait, gesticulait ; courait de droite à gauche, puis de gauche à droite ; ouvrait des placards, les refermait ; et surtout hurlait les règles de vie dans le château pour être bien sûr que son neveu comprît ce qu'il disait.

Le vieil homme, Balthazar de son prénom, avait vécu seul sa vie d'adulte dans ce château, son château. Il voyait l'arrivée du garçon comme une intrusion, une violation de son espace vital et ne se gênait pas pour le lui manifester. Il se montrait particulièrement odieux et malhonnête avec son neveu. L'enfant n'osait bouger de sa chaise, n'esquissait aucun mouvement d'aucune sorte, retenant presque sa respiration, et semblait contempler cette tornade humaine qui fulminait contre lui.

Dehors, la neige avait repris sa lente et monotone procession, timidement d'abord, se renforçant progressivement. De gros flocons cotonneux et duveteux tombaient à présent et recouvraient les alentours du château. Il arrivait même qu'un de ces pèlerins vînt se perdre sur une des vitres de la demeure, finît par mourir de solitude sur la surface lisse du verre et coulât tristement comme une larme désincarnée.

A l'intérieur, l'atmosphère était encore plus lourde et plus froide qu'à l'extérieur. Le silence régnait à présent dans l'immense bâtisse, un silence marqué par les coups monotones du balancier

de l'horloge. Henri, assis sur sa chaise, regardait au-dehors. Il se trouvait en extase devant le spectacle sobre et calme du cortège silencieux des cristaux célestes ; il enviait la vie de ces flocons, il jalousait leur liberté. Lui se retrouverait prisonnier dans cette imposante bâtisse alors qu'eux virevoltaient insouciant dans l'air frais de l'hiver. Il se mit à prier de toutes ses forces, demandant à Dieu de les rejoindre dans leurs joyeuses courses ; intérieurement d'abord, puis à voix basse, finalement de plus en plus fort jusqu'à crier à pleins poumons.

Son oncle, surpris d'entendre ce cri sincère, ce chant mélancolique, cet appel à l'infini, eut un choc et vint s'abattre la tête la première sur le sol dur et carrelé ; un bruit sourd et sec se fit entendre. Il perdit connaissance et demeura dans cet état un certain temps, baignant dans le sang qui perlait abondamment d'une blessure qu'il avait au crâne. Quand il eut repris ses esprits, il sentit un frisson parcourir son échine de haut en bas, puis de bas en haut : une fenêtre était ouverte et claquait violemment sous les assauts répétés du vent qui s'engouffrait dans la pièce. Un courant d'air glacé embrassait le vieil homme qui tremblait de tout son corps. Il lui semblait entendre une voix faible, à peine audible, dans le lointain. Un autre courant d'air parcourut son corps. Il se précipita vers la fenêtre et la referma. Une heure sonna. Il se retourna et ne vit que la chaise sur laquelle Henri s'était assis. Une fine couche de neige fraîche la recouvrait. Sur le carrelage, une flaque prenait forme à mesure que fondaient les flocons. Balthazar s'y dirigea, presque machinalement, et se regarda dans ce miroir liquide. Il y vit l'image de son neveu qui lui souriait. Au même instant, toutes les fenêtres de la demeure s'ouvrirent et les flocons encore sur la chaise virevoltèrent, joyeux, au dehors. Le vieil homme tomba comme une masse et, tous les os de son corps se disloquant, il mourut.

Un rire enfantin se fit entendre...

### Henri (version Virginie et Paul)

Je dors toute éveillée, je le sais bien,  
mais je ne veux pas qu'on m'arrache à  
mon sommeil.

STRINDBERG  
Le Pélican

C'est la grille d'une habitation qui apparaît au loin, phare dans cette sombre nuit que la lune éclaire à peine. Dans cette noirceur de Genèse les arbres, de leurs doigts crochus, menacent le voyageur solitaire qui ose s'aventurer loin de la compagnie des Hommes; menace amplifiée par la lourde masse de neige accumulée, depuis plusieurs jours, sur leurs branches. Dans ce silence ouaté un craquement se fait entendre : c'est une poule d'eau qui frissonne – mère courage – sur ses oeufs; elle les protège grâce à sa chaleur et au péril de sa vie, d'un hiver qui s'attarde.

Ô spectacle émouvant des sacrifices consentis, même par la nature la plus sauvage, pour protéger ses êtres les plus faibles et les plus démunis!

Vous souvenez-vous qu'enfant les bras tendres et émus de vos parents vous ont porté et protégé? Ne vous êtes-vous point assoupi, du sommeil du juste, sur le sein de votre mère, bercé par le rythme de son coeur régulier? N'avez-vous pas éprouvé la plus grande fierté sous la caresse d'un compliment d'un parent? Et ne conservez-vous pas encore, caché au plus profond de votre esprit

d'adulte, le souvenir rassurant et réconfortant d'un de leurs baisers sur votre front?

Ces liens si sacrés, ces liens du sang, sont un cadeau si précieux qu'on les transmet, en guise de reconnaissance envers ceux qui nous ont conçus, à nos enfants; chaîne sans fin qui se perpétue et se perpétuera bien longtemps après notre mort.

La grille s'est approchée et cache un imposant manoir. C'est un *curieux* hasard qui m'a guidé ici, au moment même où le froid se fait aussi piquant qu'un millier d'aiguilles et que je rêve d'un bon foyer bien chaud.

Ouvrir mes mains bien grand au-dessus d'un feu, histoire d'en capter un maximum de chaleur; regarder danser les flammes dans l'âtre; et surtout, surtout discuter de choses et d'autres avec un hôte accueillant – un vrai frère en cette situation. S'il est des familles du sang, il en est aussi du coeur, mais que dire de celle qui se forme dans les moments les plus... - Oh, de la lumière! Et là! là!... une voix derrière cette fenêtre si fine que c'est comme si elle n'existait pas : << Mon oncle! mon oncle!>>

Ils sont deux à présent dans le ventre de l'imposante bâtisse : un vieil homme dégarni à l'air sévère et un garçon aux traits angéliques. La lune, oeil de Caïn dans la tombe de cette nuit, pâlit l'enfant et lui prête des traits mélancoliques. << Mon oncle, mon oncle, regardez! >>

Ah la joie des soirées en famille! Quel bonheur, enfant, de profiter du regard aiguisé des adultes sur le monde; quelle joie d'apprendre en compagnie de personnes de la parenté, quel délice de les voir prendre de leur temps si précieux pour s'amuser un peu avec les plus jeunes.

-Mon oncle... mon oncle... Balthazar! Regardez, il neige à nouveau!

-Cela fait trois jours qu'il neige; et rien n'est plus semblable à de la neige que de la neige.

-Mais, mon oncle, c'est si beau de regarder tomber tous ces cristaux célestes : on dirait des plumes d'anges!

-Des plumes d'anges? Tu racontes vraiment n'importe quoi! Ah, que vais-je bien pouvoir faire d'un imbécile comme toi? La jeunesse aujourd'hui... Des plumes d'anges! Et pourquoi pas des confettis? Ce qu'il ne faut pas entendre comme idioties. Sache que ce ne sont que des gouttes de pluie qui ont gelé.

-Moi ça me fait penser à maman... Il neigeait le jour où... quand... enfin... quand elle est partie au ciel... Et puis ces flocons... Ils ont l'air... ils ont l'air si libres. Parfois je les envie.

-Ne parle pas de cette... de cette... Qu'importe! Je ne veux plus en entendre parler. Jamais. Tu m'as bien compris?

-Oui.

-Oui, qui?

-Oui, mon oncle.

-Vraiment, c'est à se demander si on lui a appris les bonnes manières. Tout est à refaire. Le fruit ne tombe jamais bien loin de l'arbre; et Dieu sait si l'arbre était pourri! Quand je pense à ce sang, à *mon* sang, qui a été souillé. Nous, une famille si noble, si racée, si pure et elle! elle! Quel déshonneur!

Entends-moi bien Henri, entends bien ce que j'ai à te dire, je ne le répéterai pas deux fois : je ne tolérerai aucun écart de conduite de ta part. Je suis déjà bien magnanime de t'accepter sous mon toit, vu les circonstances, alors rends-toi digne de cette faveur que je te fais.

-Oui... Oui, mon oncle. Je tâcherai de ne point vous décevoir.

-Non, Henri, non, tu ne tâcheras pas! Tu ne me décevras pas, un point c'est tout. Sinon gare!

-Bien mon oncle, je ne vous décevrai pas.

-J'apprécie ta vivacité d'esprit et ta docilité. Il se pourrait que je puisse quand même faire quelque chose de toi. Tout n'est peut-être pas perdu. Maintenant passons à table, j'ai grand faim. Ah... mais il semblerait que... euh... il semblerait qu'il n'y ait pas assez à manger. Je... je n'attendais pas ta venue aussi tôt et j'avoue que j'ai pris l'habitude de vivre seul.

-Cela ne fait rien mon oncle. Mangez, mangez autant que vous le voulez. De toute manière je

n'ai plus très faim. Je vais encore regarder tomber la neige. C'est si joli et les flocons, ils sont... ils sont si libres...

La chaleur de cette scène m'avait remis d'aplomb. Je me décidai à les laisser tranquillement entre eux, à profiter de leurs retrouvailles. Je repris ma route, moins solitaire et plus confiant. Je ne pus néanmoins m'empêcher d'essuyer une larme; les liens du sang sont vraiment les plus *troublants*.

### Henri (version Véra)

Déjà elle voile les sommets des montagnes. On sent qu'elle vient, son odeur descend sur la plaine. Plus rien ne bouge dans les villages. Ils attendent.

Neiges blanches et rouge sang  
Sang de vierges et neiges d'anges,

chantent les servantes.

Corinna BILLE  
Emerentia

La foi soulève les montagnes, peut-on lire dans la Bible : et Dieu sait si cela est vrai.

La neige tombait, joyeuse et légère en cette froide journée, sur le cimetière de \*\*\*. C'aurait pu être une belle journée d'hiver, mais hélas le deuil obscurcissait le cœur de certaines personnes. Ils étaient quatre en ce lieu : trois autour du cercueil, un – ou plutôt une – à l'intérieur. Le prêtre faisait face aux deux autres vivants, semblant les séparer de sa présence par une force *mystérieuse*. D'un côté, un homme assez âgé, tout de noir vêtu, selon l'usage en pareilles circonstances, dressait sa tête perchée sur un long corps dans le blanc du ciel; de l'autre, un enfant, lui aussi tout de noir vêtu, penchait dangereusement son corps, la tête baissée, en direction du trou que l'on avait creusé. Le grand homme était l'oncle Balthazar. L'enfant était Henri. A l'abri du monde, bien au chaud dans son dernier lit, reposait la mère du petit et soeur de Balthazar.

Il faisait si froid ce jour-là qu'à la fin de l'enterrement des larmes avaient gelé au coin des yeux d'Henri. L'oncle était resté impassible : << Tout cela ne me touche pas. Je suis un être de raison et la mort est un processus naturel dans la vie des hommes! >>, disaient son visage et ses yeux d'un gris acier. Et effectivement Balthazar était un être de raison qui accordait une foi aveugle et sans bornes à la logique implacable, à la rigueur scientifique, à la froideur mathématique. Au contraire, Henri se trouvait encore dans l'âge tendre de la prime jeunesse : tout son corps s'émerveillait des mystères insolubles du monde et son esprit inventait des fables peuplées de créatures fantastiques, d'événements extraordinaires, d'aventures palpitantes. Il vivait dans le merveilleux.

De retour au château, car il avait promis à sa soeur de veiller sur son fils – *et on ne revient jamais sur une promesse*, Balthazar décida qu'il allait prendre en main l'éducation de son neveu. Ce

dernier arrivait à l'âge de raison et on se doit d'enlever les fariboles implantées en de si jeunes cerveaux par de fantasques nourrices ou de trop aimantes mères. La science! voilà la clé d'une bonne éducation. Au diable les superstitions en tout genre! Tremblez imagination et fantasmagorie, car aujourd'hui tout s'explique!

Un plan des journées d'Henri fut rapidement mis en place et immédiatement appliqué. La fortune de Balthazar lui permettait de s'occuper lui-même de l'éducation de son neveu et, très vite, ils passèrent la majeure partie de leur temps ensemble : l'un enseignant; l'autre apprenant. Peut-on imaginer ce qui se passe dans la tête d'un enfant à qui l'on assène jour après jour des leçons que même un adulte aurait peine à comprendre? Et pourtant Henri faisait montre d'une vivacité d'esprit étonnante pour son âge. Cependant plus sa tête se remplissait, plus son être se parait des traits de la mélancolie : souvent, lors de ses moments de libre, on le voyait rêvasser aux fenêtres du château, surtout lors des jours de neige; son teint était devenu d'une pâleur malade; et ses yeux étaient d'une tristesse si grande que les voir ôtait toute joie.

Balthazar, de son côté, rayonnait. Ses objectifs étaient atteints et son neveu cheminait, pensait-il, sur les droits sentiers de la raison pure. Il ignorait simplement ce qui se passait une fois la classe terminée et qu'Henri regagnait la liberté de sa chambre. Là, il s'évadait grâce à la force de son imagination. Son imagination? C'était plus que cela. Plus son oncle lui apprenait et plus il s'enfonçait dans une réalité fantasmée. Il y avait une sorte de religiosité à sa fantaisie et, si quelqu'un avait tendu l'oreille à ces moments-là, il l'aurait entendu prier.

Un jour, l'oncle entendit la prière d'Henri. Pas une de ces prières apprises sur les bancs d'église ou à la catéchèse, pas une de ces prières tant de fois répétée que son sens en est oublié; non, une prière d'enfant : simple, naïve, candide; en un mot, *sincère*. Il demandait au Seigneur de le transformer en neige, en neige si libre et si légère, afin de recouvrir la tombe de sa mère. Il ne faudrait pas qu'elle prenne froid! Balthazar réagit fortement. Comment était-ce possible? Il avait pourtant tout fait pour lui enlever ces sornettes de la tête. En plus, la transsubstantiation est une chose scientifiquement impossible. N'était-il pas censé le savoir depuis le cours qu'il lui avait donné sur Galilée? Vraiment, quelle déception! Et puis les morts ne peuvent avoir froid, les sensations corporelles s'éteignant en même temps que le cerveau. Balthazar raisonna son neveu pendant plus de deux heures et partit, convaincu d'avoir définitivement chassé ces superstitions de sa tête.

Pourtant Henri se raccrocha à sa prière, la modifiant à sa guise et selon son humeur; mais la demande demeurait toujours la même : se transformer en neige afin de protéger sa mère du froid.

Le temps passa dans le château; fleuve dont les flots ne connaissent aucun repos. Mais tout n'avait pas repris son cours normal. Il y avait bien eu quelques faits *troublants*. Henri, d'une pâleur malade, semblait perdre le peu de couleurs qui lui restaient. Était-ce dû à la fatigue causée par ses études? Était-ce les conséquences de son manque d'appétit ou, peut-être, celle de son manque de sommeil, l'enfant passant l'essentiel de son temps libre à prier? Balthazar n'aurait su le dire. Toujours est-il qu'il lui avait *semblé* à plusieurs reprises – mais ne serait-ce pas son esprit qui lui joue des tours - voir au travers de son neveu, celui-ci devenant soudainement translucide. D'autres mystères étaient restés sans réponses : de petites flaques d'eau apparaissaient isolément dans des recoins du château où il était physiquement impossible qu'elles apparaissent; des fenêtres s'ouvraient régulièrement et sans raison en faisant entrer une procession joyeuse de flocons; et que dire de ce froid qui persistait en ces lieux, alors que le feu n'avait jamais autant crépité dans la cheminée! Balthazar avait beau chercher des explications rationnelles, rien, absolument rien, ne permettait de lever le voile sur ces phénomènes, si bien que le doute avait fini par ronger son esprit.

Il lisait tranquillement, comme à son habitude, ce soir-là, mais un léger bruit, un bruit sourd l'empêchait de se concentrer. Le son s'amplifia. Un peu plus. Encore plus. Toujours plus. C'en

devenait insupportable! D'où pouvait-il bien provenir? Balthazar s'en irrita : depuis plusieurs jours il ne parvenait à dormir, il se sentait persécuté par l'oeil de la lune, et maintenant ce bruit! C'en était trop! Il décida de suivre ce bourdonnement et, à mesure qu'il s'approchait de sa source, le bourdonnement devenait intelligible : il parvenait même à attraper çà ou là quelques mots.

- Mais c'est une prière!, dit-il au moment où il parvenait à la chambre d'Henri.

Ce qu'il vit alors n'avait rien de rationnel : son neveu était agenouillé au sol et parlait d'une voix que Balthazar ne lui connaissait pas, une voix grave, métallique, *d'un autre monde*; les yeux de l'enfant étaient d'une blancheur angélique, jamais homme ne vit un blanc si pur, si intensément fragile et désespérément sauvage; Henri devint soudainement transparent, son oncle put voir à travers lui le cadre en bois de la fenêtre; puis son corps prit une apparence cotonneuse et duveteuse, se morcela comme les pièces d'un étrange puzzle et s'envola à l'instant même où les fenêtres s'ouvrirent. Henri venait de se transformer en neige et virevoltait joyeux avec les autres flocons dans l'air cru de l'hiver.

Balthazar tomba au sol comme frappé par un puissant coup de massue. Toutes ses certitudes venaient de voler en éclats. Il dirigea un regard de dément vers la sombre nuit et supplia son neveu d'une voix cassée et désespérée : « Montre-moi... montre-moi le chemin! »

Pour toute réponse, un rire enfantin se fit entendre.

## Henri (version la reine Ysabeau)

Où en est la nuit, mon petit?

SHAKESPEARE  
Mac Beth

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où les exécutions publiques tenaient lieu de divertissement populaire, se déroula, dans le village de F\*\*\* (on a tort de mépriser les villages, ils regorgent d'histoires amusantes ou sordides), un événement tellement épouvantable qu'il ne mériterait pas qu'on s'y attarde; sait-on jamais, il pourrait inspirer un méfait plus épouvantable encore, la malice de l'Homme étant un abîme sans fond.

Ce village, situé au bord d'un fleuve, subissait régulièrement de terribles inondations qui rendaient le terrain peu propice aux cultures. En ce lieu se développaient surtout les marécages, les moustiques, les goîtreux et les crétins. La vie était difficile et il n'était d'ailleurs pas rare qu'on ne mangeât pas à sa faim. Mais si la majorité des habitants de F\*\*\* vivait dans des conditions déplorables, une minorité vivait plutôt confortablement et une minorité minoritaire était même riche, voire très riche.

Balthazar faisait partie de cette minorité minoritaire. Certaines rumeurs allaient même jusqu'à prétendre qu'il aurait pu acheter le village tout entier sans entamer sa fortune, d'autres, que le sol et les murs de son manoir étaient recouverts de métaux précieux et de pierreries en tous genres. A la vérité, sa fortune était probablement encore plus grande que cela, mais loin de rendre son coeur aussi dur et froid que de l'or, elle lui permettait d'aider des personnes dans le besoin. Balthazar était un homme droit, honnête, charitable et pieux. A tout cela s'ajoutait une qualité plus grande encore : l'humilité. Toutes ses bonnes actions, il les faisait par bonté d'âme, non par souci de reconnaissance, et s'il n'était pas rare qu'à son passage des villageois s'exclamassent « quel bon homme! », Balthazar



ne s'enorgueillissait jamais. D'ailleurs aurait-il pu être orgueilleux alors que son physique était d'une repoussante laideur? Peut-être était-ce là une façon pour le Créateur d'atténuer la grandeur de cet homme : aurait-il été beau que les hommes l'auraient haï.

Cependant il compensait indirectement son apparence par l'intermédiaire de son neveu, un jeune homme tout juste sorti de l'enfance qu'il avait recueilli après le décès de ses parents. Jamais on n'avait vu si bel homme en pareille région : les traits de son visage étaient fins et réguliers; son teint révélait une blancheur aristocratique; ses yeux, d'un bleu intense, brillaient d'un étrange éclat et attestaient une intelligence rare; et il avait un tel maintien qu'on devinait aisément une existence aisée dans de beaux quartiers. Mais hélas Henri, le neveu de Balthazar, possédait une âme aussi sombre et aussi noire que sa chevelure. Depuis toujours, une étincelle de malice éclairait son regard d'une lueur funèbre et il n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il pouvait faire le Mal ou, sensation plus exquise encore, lorsqu'il pouvait bafouer la vertu. Il haïssait, en toute logique, du plus profond de son âme, la bonté naturelle de Balthazar et, s'il n'avait dévoilé sa véritable nature à son oncle, c'était pour mieux le blesser au moment où il ferait tomber le masque; il avait par ailleurs déjà commencé à mettre en place les pièces d'une terrible machination et n'attendait plus que le moment opportun pour lancer son attaque.

A peu près à la même période, arriva dans le village de F\*\*\* une femme de la ville, venue se dépayser en ces lieux marécageux – les citadins ont parfois de drôles d'idées. C'était une aimable femme, avec un *je-ne-sais-quoi* de virginal dans son attitude et, en sus de cela, fort jolie. Son arrivée ne passa pas inaperçue; très vite la foule s'empressa de raconter tout et n'importe quoi à son sujet. Afin de mettre un terme à toutes ces rumeurs, Balthazar proposa d'organiser une réception de bienvenue dans son manoir; il ne supportait pas l'idée que l'on puisse ainsi calomnier quelqu'un, il se devait d'être l'instrument par lequel la Vérité se ferait. Quand Henri apprit cette nouvelle, il jubila intérieurement : il pensait avoir enfin trouvé le moment propice pour atteindre son oncle. Cependant un infime détail vint repousser momentanément son projet, mais ne l'en rendrait que plus piquant. Il remarqua, ce soir-là, ce que personne n'avait remarqué : à deux reprises et très furtivement, Balthazar avait rougi lorsque la belle lui avait parlé. Alors c'était donc cela? Le coeur cabossé du vieil homme avait été touché par l'amour; la bête osait s'éprendre de la belle? Pourtant si l'aiguillon de l'amour avait blessé Balthazar, celui-ci cherchait à taire les élans de son âme : il rougissait de honte en son for intérieur d'offenser, par sa simple présence, une telle beauté.

Cela ne rendit la tâche d'Henri que plus simple. La réception qui avait eu lieu lui avait permis de sympathiser avec l'étrangère. Il n'eut donc aucune peine à la revoir, puis à passer de plus en plus de temps avec elle, jusqu'à la séduire complètement. La perfidie d'Henri était telle qu'il lui avait fait croire que son nom de famille était Balthazar et il ne tolérait qu'elle ne l'appelât que par ce nom. Quand ce fut une chose bien établie, il commença une correspondance amoureuse avec elle et chacune de ses lettres était signée du nom de Balthazar. La pauvre ne se doutait pas qu'Henri ne l'aimait absolument pas et, pire, qu'elle n'était qu'un instrument, une arme dirigée contre son oncle.

Au beau milieu de l'hiver, en début de soirée, Henri décida de mettre à exécution son projet. Il se trouvait en compagnie de la belle. Les draps portaient encore les marques de leurs batailles et Henri demanda:

-Pourquoi n'inviteriez-vous pas mon oncle à souper chez vous ce soir?

-Votre oncle... Ce soir? Ne serait-ce pas un peu tard?

-Oh, comme je le connais il n'a sûrement rien de prévu. Il est assez solitaire et je pense qu'un peu de compagnie lui ferait plaisir. Et si vous vous y prenez bien, vous parviendrez peut-être à lui soutirer quelque argent. Vous pourriez ainsi vous offrir cette robe à la mode dont vous m'avez tant parlé. Ah! ne mentionnez pas ma présence, vous comprenez, cela l'attristerait...

Elle se dirigea vers son secrétaire et rédigea une lettre qui fut aussitôt portée par la bonne muette – on n'est jamais trop prudent – chez Balthazar. Sa réponse ne se fit pas attendre : moins

d'une demi-heure plus tard on entendait le bruit d'une calèche dans la cour.

Balthazar savait bien qu'il n'y avait aucun espoir pour qu'une femme l'aimât – et encore moins celle-ci; pourtant chaque instant passé auprès d'elle était, de son point de vue, un instant de gagné. Le soir où ses yeux s'étaient posés sur elle, quelque chose avait changé dans sa vie et, bien qu'il cherchât à taire cette passion, il se surprenait à quelques élans de coquetterie : n'avait-il pas été chez le couturier commander de nouveaux costumes? Parfois, à l'abri des regards, ne cherchait-il pas à se composer le plus agréable visage possible? Et ce soir, n'avait-il point été jusqu'à se parfumer?

Depuis quelques minutes déjà, l'étrangère attendait sur le pas de la porte. Elle fit entrer Balthazar, lui prit son manteau et l'emmena au salon où la table avait été dressée. De délicieuses odeurs lui parvenaient aux narines. En cet instant, aucun homme sur terre n'aurait pu rivaliser de bonheur avec lui. Il était temps pour Henri d'entrer en scène. Tout se déroula rapidement : il s'approcha de sa maîtresse, l'embrassa une dernière fois pour faire comprendre à son oncle la relation qu'il entretenait avec elle, puis l'assassina froidement à l'aide d'un couteau.

Balthazar tomba au sol, le souffle coupé, et dirigea un regard misérable vers son neveu :

-Pourquoi... pourquoi as-tu fait cela? dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots.

-Pourquoi, mon oncle, pourquoi? Mais ne serait-ce que pour vous voir dans cet état, en cet instant précis, pleurer sur le corps froid de la seule femme que vous osez aimer en secret.

-Ainsi donc tu connaissais mon secret?

-Oui, et comme j'ai pu prendre plaisir à séduire celle vers qui se portaient vos silences et vos soupirs!

-Comment n'ai-je pu déceler ta perfidie?

-Ca c'était mon secret; et je conserve les miens bien mieux que les vôtres. D'ailleurs je vais vous avouer quelque chose : j'ai prévenu la police et je vous ferai accuser d'un meurtre que vous n'avez pas commis.

-Henri, il n'est pas encore trop tard pour te repentir de tes actes. Tu ne pourrais quand même pas commettre une telle injustice en plus de cet acte ignoble?

-Toujours cette droiture d'esprit et cette grandeur d'âme! C'est une leçon que je vous donne, mon oncle! Le monde n'est qu'un théâtre de faux-semblants et je suis bon comédien. Vous avez le physique coupable et, croyez-moi, on vous jugera coupable.

-Regarde-moi Henri, je t'en supplie, et ose me redire tout cela.

-Vous regarder? Vous regarder, mon oncle, est une offense à mes yeux. Je me retrouve comme face à un miroir qui montrerait la laideur de mon âme et vous... vous devriez avoir mon apparence. Hélas pour vous, votre Dieu vous a joué un bien sale tour en vous jetant dans cette carcasse. Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, et bien que vous soyez innocent, on vous accusera : vous avez le physique pour.

Et effectivement, à l'arrivée de la police, tout se déroula comme Henri l'avait annoncé : Balthazar fut emmené, interrogé, jugé; et quoi qu'il fût, quoi qu'il dît, tout finissait par se retourner contre lui. La sentence ne tarda pas à tomber : on trancherait la tête de Balthazar en place publique dans une semaine.

La rumeur de ce drame fit rapidement le tour du village et le respect et l'admiration qu'on éprouvait pour lui auparavant se transforma aussitôt en haine farouche; l'hystérie collective alla même jusqu'à lui prêter des actes qu'il n'avait jamais commis et, très vite, Balthazar n'apparut plus que sous les traits d'un monstre inhumain.

Le jour de l'exécution, un couvercle de nuages épais recouvrait le village de F\*\*\*. Une foule nombreuse et en colère s'amassait sur la place publique. Quand le condamné fut amené, une rumeur sourde gonfla. A son passage ce n'était que des « quel bonhomme! », « le coquin! le monstre », « à mort! à mort! ». On installa Balthazar sur l'échafaud, on le mit à genoux, tête en bas, nuque bien

dégagée. A ce moment, le ciel se fendit et une procession de flocons vint tomber mélancoliquement sur la folie des hommes. Un flocon se posa sur la nuque du condamné à l'instant même où on lui trancha la tête; le sang encore chaud se répandit sur la neige immaculée. Ainsi mourut l'innocent.

Dans la foule, au premier rang, se trouvait Henri. Il avait assisté à l'exécution de son oncle et pleurait à chaudes larmes. La foule tout autour disait : « quel courage, quel homme! Il pleure ce monstre qu'était son oncle. Quelle grandeur d'âme il possède! » Mais la foule ignorait simplement que les larmes d'Henri n'étaient pas des larmes de tristesse, mais des larmes de joie.